
Se perdre dans l'objet

Michel Orcel
Les larmes du traducteur
Grasset, Paris, 2001

« Les larmes du traducteur » : un titre bien fait pour attirer le regard des participants aux Assises qui se précipitent dans les librairies arlésiennes à la fin de chaque conférence. Comme c'est réconfortant de penser que Michel Orcel, traducteur émérite de l'Arioste et de Leopardi, partage nos angoisses... jusqu'aux larmes ! C'est en partie vrai, mais son émotion est plus complexe : « Non pas les larmes de l'impuissance à traduire (quels que soient les obstacles, les difficultés, les souffrances qui s'y attachent, traduire est toujours possible). Ce livre pleure sur la violence de la beauté, sur l'intolérance de la beauté, sur la violence de toute incarnation ».

Nous voilà rassurés ; mais nous apprenons aussi que si la traduction est toujours possible, elle ne saurait être un acte purement intellectuel et participe nécessairement de la sensibilité, pouvant s'exacerber jusqu'à l'excitation, comme il est dit un peu plus loin. C'est l'une des réflexions qui constituent peu à peu une véritable théorie de la traduction, alternant agréablement avec les notations d'un *Journal du Maroc*, comme l'indique le sous-titre du livre. Cependant, il n'est pas question d'isoler, ou de privilégier, l'un ou l'autre de ces aspects, car le livre repose sur trois personnages indissociables : le narrateur/traducteur, Le Tasse et le Maroc.

La re-découverte de la *Gerusalemme liberata* se fait, chant par chant, parallèlement à la découverte, individu par individu, quartier par quartier, d'une ville proche du lieu où s'est déroulée la croisade de Godefroy de Bouillon. En ce qui concerne son travail sur le texte, Orcel nous fait bénéficier, dans sa patiente progression, de sa victoire sur les plus grosses

difficultés. Ainsi, le problème de la contraction de la phrase tassienne, qui lui donne quelques angoisses, il le résout en choisissant parmi les synonymes le mot le plus court. Après de savantes recherches, pour rendre le rythme « antérieur à tout signifié » du long poème épique, il opte pour le décasyllabe. Afin de rester dans le ton de l'époque, il fait une petite provision de mots anciens ou dialectaux, voire même de néologismes, dans laquelle il puise selon les besoins du moment. Le vocabulaire est parfois pauvre ou pesant : il faut alors prendre certaines libertés, bien que le traducteur s'astreigne de façon générale à rester le plus près possible de l'original. Autant de « recettes » utiles à chacun de nous.

Si l'on en juge par le nombre de volumes encore présents dans les bibliothèques et chez les revendeurs de livres anciens, Dante, l'Arioste et le Tasse furent les auteurs italiens les plus lus par nos ancêtres. La *Gerusalemme liberata*, en particulier, a donné lieu au cours des siècles à une pléthore de « belles infidèles » et de « laides fidèles ». Gageons que la version de Michel Orcel, alliage parfaitement dosé de science et de passion, trouvera le très juste milieu entre ces deux extrêmes.

Au cours de son travail – ce qui n'a rien d'étonnant puisque la traduction décortique et révèle des structures qui échappent au simple lecteur –, Michel Orcel découvre que la *Jérusalem* repose sur une distribution numérique : un peu comme les belles demeures conçues d'après le nombre d'or. Mais il nous apprend aussi que la rigueur tassienne recouvre une subtilité stendhalienne, des non-dits révélateurs et un savoureux érotisme.

Comment relier ces indications théoriques aux notations d'un journal de voyage, ou plus exactement de séjour ? Le point de jonction est tout trouvé : « Traduire, comme voyager, exige qu'on soit perméable jusqu'à l'illusion de se perdre dans l'objet ». Le narrateur s'intègre donc dans le pays étranger comme dans le texte étranger, se plonge avec délice dans le monde parfumé et coloré du Maroc, parmi les marchands de fruits, les cireurs de souliers et les sages chenus. Pour mieux se fondre dans ce petit peuple, il va jusqu'à acheter une modeste maison et n'hésite pas à devenir maçon pour la remettre en état. Un artisanat qui n'est peut-être pas aussi éloigné qu'on le pense de la traduction. Dans les deux cas, on part d'une donnée antérieure pour arriver à une donnée actuelle, tout en respectant l'esprit du texte, ou du bâtiment. Autour du propriétaire temporaire, tout évoque des temps immémoriaux : la jeune femme assise par terre et tissant avec son bébé sur les genoux, Idriss descendante du prophète (elle n'en est pas sûre et peu lui importe), mais les pétarades des mobylettes se mêlent au

son du muezzin, les belles Marocaines mâchent parfois du chewing-gum, et les supermarchés remplacent les échoppes. La sagesse propre aux peuples d'Afrique du Nord n'en garde pas moins ses caractéristiques profondes : entre autre choses, cet abandon confiant au Fatum, tellement étranger à nos perpétuelles inquiétudes et à notre manie de la programmation. Sous un angle un peu différent, un passage de ce livre paru avant le « 11 septembre » résonne comme une prémonition : « On en oublierait presque que l'Islam peut être violence. Violence de l'Unicité divine. Violence sur l'autre de sa propre persuasion ». Et un peu plus loin : « Judas fit la guerre aux fils d'Esau en Idumée ; les ayant bloqués dans leurs tours, il les assiégea et les voua à l'anathème : il mit le feu à ces tours et les brûla avec tous ceux qui s'y trouvaient ».

De somptueux paysages arides et lumineux, dominés par un Atlas omniprésent, servent de cadre à cette immersion en terre étrangère. Inchangés, ils créent à leur tour le lien entre le temps du Tasse et le nôtre. Et les trois personnages qui ont marché côte à côte au cours du récit finissent par se rejoindre : « Je ne traduis plus, je transcris ce qui, depuis deux jours et jusqu'à l'instant, réfracte exactement dans le ciel de Marrakech ce que je traduis (chant XIII) » :

*Mais le soleil, dans le Crabe céleste,
Dispense une touffeur brûlante, inouïe...*

*Grandit le feu funeste, et toujours plus
Flambe mortellement de tous côtés :
Succède à jour mauvais mauvaise nuit,
Et pire encore est le jour qui la suit...*

Passé et présent, vie et écriture, l'autre et soi se fondent pour créer l'unité inlassablement recherchée par tout traducteur.

Monique Baccelli